

entretien

avec jean-marc prévost - directeur du carré d'art, nîmes

Jean-Paul Guarino : Après la superbe exposition des œuvres de Stan Douglas, nous allons découvrir *Chorégraphies Suspendues*, rassemblant huit artistes vietnamiens. Avant d'en venir au contenu de cette nouvelle exposition, que peuvent traduire ces premiers choix de votre idée d'une programmation ? On pourrait penser que votre regard se porte plus sur les périphéries que sur le mainstream – Canada vs USA, Vietnam vs Chine, ou que vous souhaitez élargir la dimension européenne donnée auparavant par Françoise Cohen à une géographie mondiale ou et si cela n'était que symptôme d'un goût du voyage ?

Jean-Marc Prévost : Je souhaite construire une programmation qui fasse sens dans le temps avec également des échos dans la présentation de la collection permanente. *Stan Douglas, Photographies 2008-2013*, la première exposition que j'ai programmée au Carré d'art est pour moi une sorte de « statement » dans le sens où c'est un artiste qui se situe dans le champ de l'histoire de l'art et qu'il traite de sujets complexes qui sont liés à l'histoire, aux médias et au politique. Il y a différentes strates dans son travail qui amènent à différentes lectures. Par le passé j'ai travaillé avec des artistes qui inscrivent leur travail dans le monde comme Ernesto Neto au Panthéon à Paris ou Walid Raad dans le cadre du Festival d'Automne. A toutes les époques les plus grands artistes ont eu cette exigence. Je vous conseille la lecture du livre récent de Patrick Boucheron, *Conjurer la peur : Sienne 1338 - Essai sur la force politique des images*, qui analyse de façon extrêmement pertinente la création de la fresque de Lorenzetti dite « Du bon gouvernement » au Palais communal de Sienne.

En lecteur assidu de Stuart Hall et d'Edouard Glissant, il me semble que nous devons aussi opérer des décentrement. L'histoire a été souvent racontée à partir de la position occidentale, notre propre conception de la modernité. L'écriture d'une nouvelle histoire des formes s'élabore tardivement aujourd'hui. Elle est visible dans les grandes institutions comme la Tate Modern à Londres, le MOMA à New York ou le Musée National d'Art Moderne à Paris. Il faut toutefois savoir d'où l'on parle quand on construit cette histoire pour ne pas commettre des erreurs inacceptables. C'est pourquoi j'ai invité Zoe Butt comme commissaire de l'exposition *Chorégraphies Suspendues*. Elle vit à Hô-Chi-Minh-Ville depuis plusieurs années et est une des spécialistes de la scène vietnamienne et plus largement de l'Asie du Sud-Est.

J-P. G. : L'Histoire n'a pratiquement jamais épargné le Vietnam. Être artiste et vietnamien, oblige-t-il à relire le passé avant de dessiner un avenir ?

J-M. P. : Les artistes de l'exposition ont une conscience de l'histoire et font en quelque sorte un travail de mémoire. Ils ont aussi conscience que des filtres de différentes natures que l'on peut aussi bien retrouver dans les champs de la littérature, des productions cinématographiques autant que dans la construction d'une histoire officielle, rendent difficile une approche objective. Zoe Butt rappelle dans son texte pour le catalogue que la guerre du Vietnam est le conflit le plus représenté dans le cinéma hollywoodien.

Le titre *Chorégraphies Suspendues* est aussi l'expression d'un moment particulier où ils tentent de se détacher des traumatismes du passé mais qu'ils trouvent face à eux d'autres forces aussi bien politiques qu'économiques qui réduisent considérablement la liberté du geste.

J-P. G. : Cette exposition est présentée au niveau 2 du musée ; cet étage est-il donc définitivement dédié aux expositions temporaires ? Et quels étaient vos sentiments lorsque vous fréquentez le bâtiment, auparavant, en simple visiteur ?

J-M. P. : Je pense que les étages sont interchangeable. Ils sont très différents avec une plus grande souplesse pour construire des « boîtes noires » au dernier étage. Je me laisse bien entendu la liberté de pouvoir présenter les expositions aussi au 1er étage.



Dinh Q Le

Erasure, 2011. Capture d'écran. © Dinh Q Le

Nguyen Huy An

Image contextuelle – message gouvernemental
Courtesy de l'artiste © Nguyen Huy An

Le bâtiment a des contraintes. Quels sont les musées qui n'en ont pas ? Il est pourtant vrai que les salles assez monumentales appellent une certaine typologie de formes artistiques. Elles sont plus adaptées à des artistes qui ont déjà une certaine expérience de l'espace. C'est une des raisons de la création du Project-Room au niveau de la collection, donc en accès gratuit, pour penser d'autres types de projets plus légers dans la forme.

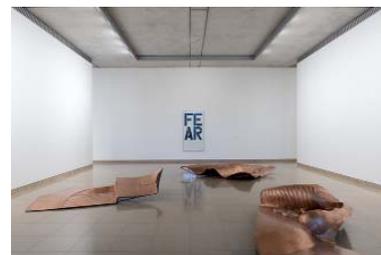
J-P. G. : Au niveau 1, vous avez donc créé ce Project-Room et vous proposez votre premier réaccrochage des œuvres de la collection. Une double occasion nous a été offerte de voir de la vidéo : une pièce de Julien Crépieux, premier invité à occuper l'espace du Project-Room et un film de Aurélien Froment, en dépôt dans la collection. Les artistes et les étudiants croisés lors du vernissage furent très sensibles à la présence de ce médium et de cette nouvelle génération à ce fameux étage. Est-ce la première étape d'une nouvelle vie au musée et d'une nouvelle médiation à venir ?

J-M. P. : La collection est fondamentale dans un musée. Elle permet de construire une histoire ou plus exactement des histoires. J'ai eu un grand plaisir à me plonger dans les réserves pour faire ce premier accrochage. Il est vrai que chaque directeur a ses propres centres d'intérêt et l'histoire que je raconte avec comme prétexte le texte de Pasolini « La disparition des lucioles » est différente de celles de mes prédécesseurs. La référence à Pasolini permet de faire le lien avec le cinéma, la littérature mais aussi avec le très beau texte de l'historien d'art Georges Didi-Huberman, « Survivance des lucioles ».

La collection du musée est très riche mais il est vrai que jusqu'alors il n'y avait pas d'œuvres vidéo. Je ne suis pas attaché à un médium plus qu'à un autre mais m'intéresse avant tout à des œuvres qui sont pour moi importantes. Il est vrai que de nombreux artistes s'intéressent aux images en mouvement ce qui n'est pas étonnant dans notre monde saturé d'images et les moyens techniques qui sont à leur disposition. Les vidéos de Julien Crépieux et Aurélien Froment, deux jeunes artistes français prometteurs, sont très riches et parlent aussi de l'histoire de la peinture, de la relation à la poésie et rejouent la notion d'archives. La première œuvre vidéo du musée a été acquise en 2013 – une œuvre de Peter Friedl, « The Children » qui a beaucoup à voir avec les œuvres de Richter et Polke. D'une façon plus générale notre relation à l'œuvre d'art doit toujours être remise en question et les grands artistes nous y obligent. Les expositions récentes de Pierre Huyghe au Centre Georges Pompidou et Philippe Parreno au Palais de Tokyo étaient à ce titre exemplaires. Ils ont, chacun à leur façon, proposé un espace sensible qui était une nouvelle expérience du temps, de l'espace, de l'imaginaire, de la mémoire...

J-P. G. : Toujours au niveau de la collection, nous notons un certain nombre d'œuvres en dépôt provenant de collections privées. Que cela inaugure-t-il des liens possibles entre le musée, les collectionneurs et les futurs donateurs ?

J-M. P. : Le musée a toujours eu un lien avec les collectionneurs privés ou des artistes qui ont fait des dépôts importants. Cette année nous avons bénéficié du dépôt d'un Georg Baselitz qui complète parfaitement notre ensemble de peintures allemandes mais aussi d'une sculpture de Ryan Gander qui répond à l'œuvre achetée l'année dernière. J'ai été commissaire de plusieurs expositions de l'ADIAF, association de collectionneurs français créée par Gilles Fuchs, dont l'exposition des dix ans du prix Marcel Duchamp au musée Mori à Tokyo ou des lauréats du prix au Pavillon Français de l'exposition universelle de Shanghai. Je souhaite bien entendu poursuivre cette collaboration avec les acteurs privés et arriver à créer un groupe de collectionneurs qui pourraient soutenir le musée.



Vues du nouvel accrochage de la collection et du Project-Room – Julien Crépieux. Photos D. Huguenin

J-P. G. : Sur notre territoire régional, vous êtes très présent, curieux et attentif. Avez-vous noté l'absence de résidences d'artistes mais aussi l'ampleur du tourisme culturel du triangle Avignon-Arles-Nîmes ? Avez-vous repéré d'autres manques ou qualités et pensez-vous qu'il y aurait des « choses » à optimiser ou à inventer ?

J-M. P. : Je ne souhaite pas reprendre mon rôle d'inspecteur de la création artistique qui m'a amené au Ministère de la Culture à faire des rapports sur ce type de sujet mais je ne peux que constater que la région a des structures importantes consacrées à la diffusion de l'art contemporain qui ont chacune des histoires spécifiques. Elles sont repérées au niveau national et international mais trop peu par le public régional. Il est vrai qu'il manque à Montpellier un véritable lieu consacré à la diffusion de l'art contemporain qui permettrait de former un public susceptible de fréquenter les autres structures ou galeries privées. Le FRAC comme dans toutes les régions qui se sont dotées de FRAC de nouvelle génération doit être plus visible. La Panacée, à mon sens, peut jouer un rôle moteur dans l'avenir.

Nîmes dans un futur proche va se tourner plus vers l'Est avec les projets de la Fondation Luma à Arles puis l'agrandissement de la Collection Lambert en Avignon. Marseille n'est pas si loin mais étrangement difficile à joindre par le train. Il me semble que dans l'avenir le public intéressé par la création contemporaine va circuler dans le triangle constitué par Nîmes/Arles/Avignon. Le public national et international se déplacera d'autant plus que les propositions sont riches et multiples avec un accès aisé à 3 heures de Paris. Barcelone est aussi à un peu plus de 3 heures. Ensuite c'est une stratégie de communication à mettre en place. Il faut aussi parler des artistes qui sont présents dans la région depuis longtemps comme Claude Viallat ou Daniel Dezeuze ou de ceux plus jeunes qui ont fait le choix d'y rester ou de s'y installer comme Céleste Boursier-Mougenot qui a aussi bien une galerie à Paris qu'à New York ou Abdelkader Benchamma qui a aussi une visibilité à l'international.

J-P. G. : Dans la géographie nîmoise, envisagez-vous des actions en lien avec l'université et avec l'école des beaux-arts nouvellement dirigée par l'entrepreneuse Christelle Kirschtetter ?

J-M. P. : Il est tout à fait naturel de tisser des liens avec l'Ecole des Beaux-Arts et l'université. Je conçois le musée comme un lieu de diffusion de la création contemporaine, de production mais aussi comme un lieu de recherches. D'ailleurs nous avons un centre de documentation régional de très grande qualité.

Depuis mon arrivée nous avons surtout commencé à penser des projets avec l'Ecole des Beaux-Arts avec l'idée que les étudiants utilisent le musée comme un lieu de ressources à partir de la collection et des expositions. Des journées de réflexion autour des expositions vont être organisées, la première autour de l'exposition du Vietnam a eu lieu le 21 février. Les artistes invités par le musée vont intervenir à l'école. Fahd Burki un jeune artiste pakistanais qui sera invité pour le Project-Room à partir de mai prochain fera une résidence à l'école autour d'un workshop. Il y a encore beaucoup de chose à inventer et l'arrivée de la nouvelle directrice permet de faire avancer les projets beaucoup plus vite.

Le musée collabore aussi avec le théâtre de Nîmes. Je m'intéresse à la danse et j'avais invité Alain Buffard qui nous a quitté trop tôt. Rodolphe Dana du collectif *Les Possédés* va intervenir dans la collection du musée autour de textes de Louis-Ferdinand Céline. J'entretiens aussi un dialogue avec mes collègues conservateurs des autres musées qui sont très ouverts à l'art contemporain.

J'essaie de construire des projets avec mes partenaires les plus proches tout en inscrivant le musée dans un réseau international et en gardant à l'esprit que c'est avant tout un lieu pour le public et les artistes.



Jean-Marc Prévost. Photo Nassira Belmekki

Chorégraphies Suspendues
Carré d'Art - Musée d'art contemporain, Nîmes
21 février - 27 avril 2014